

LE CARILLON DE ST-GEORGES

RÉPUBLICAIN
HEBDOMADAIRE

SATIRIQUE
ILLUSTRE



Rédaction et Administration :
48, Rue de la République, à l'Entre-sol.

VENTE EN GROS : Rue de Jussieu, 1.
AU DÉTAIL : Chez tous les Libraires
et Marchands de Journaux.

Abonnements :

LYON..... Un an 8 fr. — Six mois 5 fr.

Réclames..... la ligne 1 fr.
Annonces..... — » 50

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Nous rendrons compte des ouvrages dont on nous aura envoyé deux exemplaires.

FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET

PROGRAMME

Six heures du matin. — Des salves d'artillerie seront tirées des forts de la garnison.

Grande revue.

Sept heures du matin. — Grande revue des troupes de la garnison à Bellecour.

Neuf heures du matin. — Concert place Sathonay, par les sociétés la Nouvelle-Alliance des Dames et l'Alliance chorale des Hommes.

Dix heures du matin. — Promenade des joueurs avec musique. — Itinéraire : Réunion à Vaise, vers le pont Mouton, quai de Vaise, pont de Serin, quai Saint-Vincent, rue d'Algérie, place des Terreaux, rue Saint-Pierre, rue des Bouquetiers, quai Saint-Antoine, quai Tilsitt, pont d'Ainay et rive droite de la Saône jusqu'à Vaise. — Concert place Rouville.

Distribution publique des prix de la fondation Pléney, à l'Hôtel-de-Ville.

Dix heures et demie du matin. — salle des Fêtes. — L'orchestre du Grand-Théâtre et l'Harmonie gauloise prêteront leur concours à cette cérémonie.

Dix heures. — Concert place du Sacré-Cœur, par l'Union instrumentale.

Onze heures du matin. — Concert place Kléber, par l'Instrumentale lyonnaise.

Onze heures et demie du matin. —

Concert place de la Villette, par l'Union instrumentale.

Midi. — Des salves d'artillerie seront tirées des forts de la garnison.

Une heure du soir. — Concert place St-Pothin, par la Cécilienne. — Concert cours Henri, à Montchat, par l'Union musicale de Montchat.

De une heure à trois heures du soir — Le public sera admis à visiter les salons de l'Hôtel-de-Ville.

Joutes sur la Saône.

Deux heures du soir. — Joutes sur la Saône, bassin de la Quarantaine et Port-Mouton. — Concert place du Pont-de-la-Guillotière, par la fanfare la Laborieuse.

Les régates.

Deux heures. — Grandes régates internationales sur la Saône, par la société des régates lyonnaises, entre le pont du Change et celui d'Anay.

De deux à quatre heures du soir. — Départ de 500 pigeons de la Société colombophile lyonnaise, sur la place Tholozan.

3 ascensions aérostatiques.

De deux à cinq heures du soir. — Sur les points ci après désignés : 1° Boulevard de la Croix-Rousse, près la place; 2° place Morand; 3° place de l'Abon-

dance. — NOTA. — Deux heures, préliminaires du gonflement; trois heures, premier lancement des ballons-pilotes; quatre heures, préparatifs de départ et appareillage de la nacelle; cinq heures, départ simultané des trois aérostats.

Les concerts.

De deux à cinq heures. — Concert place Bellecour, par l'orchestre des théâtres municipaux de la ville de Lyon et la Fanfare lyonnaise.

De deux heures et demi à cinq heures. — Concert sur la place de la Croix-Rousse, par la Chorale des Dames du 4^e arrondissement, la Lyre lyonnaise, l'Alliance chorale, les Enfants d'Orphée, l'Harmonie du 1^{er} arrondissement.

Trois heures. — Concert place Colbert, par l'Echo fraternel. — Concert place des Squares, par la Laborieuse et la chorale les Enfants de Lyon. — Concert place de la Croix, par les Enfants de la mouche. — Concert place Morand, par l'Harmonie du Rhône.

Trois heures et demie. — Concert place du Petit-Change, par la fanfare de la Société des Volontaires du Rhône.

Quatre heures. — Concert sur la place Sathonay, par la Société philharmonique. — Concert cours Charle-

magne, par la Lyre de Perrache. — Concert place des Cordeliers, par la Fanfare des Amis-Réunis. — Concert place de la Trinité, par la fanfare de la Société des Touristes lyonnais.

Fête de gymnastique.

Quatre heures. — Exercice de la Société de gymnastique sur la pelouseaux ébats, au parc de la Tête-d'Or.

Cinq heures. — Concert sur la Saône, par la Lyre nautique. — Concert place Dumas-de-Loire, par l'Echo de Vaise.

Cinq heures et demie. — Concert place de Trion, par la fanfare des Macchabées.

Six heures et demie. — Concert place de Paris, par l'Echo de Vaise.

Sept heures. — Danses publiques.

Sept heures et demie. — Concert sur la Saône, par la Société des Trompistes.

Feux d'artifice.

Neuf heures. — Deux feux d'artifice seront tirés, l'un sur le pont Tilsitt, l'autre à l'extrémité de la partie orientale de la montée Rey. — Concert cours de la Liberté, par la Laborieuse et la chorale des Enfants de Lyon. — Illuminations générales de la place Bellecour, des Squares et de tous les édifices publics.

SOMMAIRE :

Carillon, par Jean GUANOL. — Horoscope, sonnet. — Revue de la semaine — LES BASTILLES A PRENDRE. — Nos journaux. — Un truc clérical. — Tribune du travail. — Les exploits de TONY LOUP. — Le reporter-vidangeur. — Feuilleton.

CARILLON

Ouf!... Oh! là là, mes pauvres gones, que c'est donc difficile de fabriquer une pièce exceptionnelle, autant prendre encore une fois la Bastille. Maginez

vous qu'au mement de remonter ma longueur le rouleau de darnier se détache, la caisse des maillons dégringole les ponteaux s'étaient déclavetés, je n'ai z'évu le temps que de sauter de dessus ma banquette pour retenir la mécanique qu'allait me débarouler sur le cotivet. Heureusement que Gnafron z'et Cadet sont z'arrivés à temps, sans ça, j'avais mes fumerons embrouillés dans les marches et j'allais laisser tonner mes feurcessus la chaîne.

Alorsse nous ons recollé le métier et

z'une fois d'aplomb, les remises débrouillées et le roquet de jointe rajusté, nous sons allé choquer le canon de l'amiquié avé les copins.

Gnafron me dit : Mon vieux Chignol, ouvre l'œil et le bon ; t'as z'affaire à un tas de particuyers que sont jaloux de ta cambuse, que voudrions te voir à cul, pour te chipper ta trique que leur caresse la colonne vertébroque avé trop de vigueur, eux que ne peuvent pas tenir debout quand y fait de vent un peu fort, de melachons qu'ont pas une goutte de sanque dans les veines.

Laisse-moi un peu jouer du tire-pieds sur les apprentis constructeurs de bastilles pendant que Cadet aveque le le manche à balai battra du tambour sur leur peau d'âne.

Oh! ben oui, pour le sûr, les frangins, que nous ons de Bastiyes à démolir, et de ordures à balayer! Quand on voit le tas de pillereaux, de raffalés, de propres-à-rien que sucent depis tant de z'années au Burdejet de la France, que se pament d'aise, en se brandigolant les fumerons au soleil, de gouinfres qu'ont jamais été bons qu'à nous dela-

pider, et à éteindre le chelu de la civilisation. Guieu de guieu ! que ma tavelle me demange pour que je lâche ma griffardine et leur cogne dessus la carcasse à bras raccourcis !

Mais ces pandrilles, ces badingueurs, sards, henry-cinq-cuistres et tous ces cafards et autres bêtes faramineuses y voudraient nous mordre comme des chiens anragés.

Y n'osent insulter la République par ce qu'elle n'a toujours été z'une trop bonne fille. Mais, charippes que vous êtes, nous vous vous fourrer des frictions de gaules sus l'eschine et faire peter votre sâle masque à coups de grollons. Vous devriez pas seurement oser lever le museau ; vous que vous permettez des ampiller le pauvre monde, y faudrait au moins balayer devant chez vous.

Mais, y ne se passe pas de journée sans que vous maniganciez de z'abominations ; les tribunaux sont z'obligés de vous juger à tenant, et encore trop souvent, par respect pour l'humanité, y ne montrent pas la moitié de vos pourritures.

Et si ce n'est pas z'abominable, qu'avec ça y se donnent des airs de porecteurs, de dirigeants et de martyrs de la civilisation ! Nom d'une trique ! Je peux pas vous bajaffer l'effet que ça me fait, que mon sarcifis s'en dresse tout seul darnier mon cotivet.

Bas les masques, Messieurs les faiseurs de cabrioles ! laissez-moi aujourd'hui fêter la concorde et célébrer dans un élan patriotique le souvenir de la prise de nos libertés et l'aurore du jour qui verra tous les peuples de la terre unis dans une étreinte fraternelle !

Ne vous endormez pas comme des satisfaits. Demain sera pour vous et le reveil sera pénible.

Allons, braves frangins, que le Gourguillon serre la main aux gônes des Bretteaux et de la Guille, ceux de Perache avé les Croix-Roussiens, que tous Lyon z'illumine, que tout le monde aye de drapeaux. Gnafron va mettre un lampion z'à sa boîte-à-corne, pour qu'on ne l'écrabouille pas pendant la retraite aux lambeaux et moi z'une lanterne au bout de ma trique.

Et vous charmants petits belins, che-nuses colombes que vous floquetez et que portez de cocardes tricolores, je vous coque en jigotant de plaisir et en quinchant en chœur : Vive la France ! Vive la République !

Jean GUIGNOL.

Une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. Nous venons de recevoir une lettre des plus sympathiques de notre confrère Jean Richepin, qui nous promet sa collaboration.

L'auteur de *La Chanson des Gueux* peut-être persuadé de l'accueil que lui feront tous ceux qui connaissent sa plume originale.

Qu'il veuille bien, avec nos remerciements, agréer l'assurance de nos meilleurs sentiments de confraternité.

La Rédaction.

HOROSCOPE.

*Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux,
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère !*

*Use ta vie, use tes vœux,
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère.
Regarde blanchir tes cheveux.*

*Isolé, combats, souffre, pense ;
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,*

*La barbe auguste des Apôtres,
Un cœur pur et des yeux d'enfant,
Pour sourire aux enfants des autres.*

(LA MUSE A BIBI.)

REVUE DE LA SEMAINE.

Samedi. — En exécution d'une délibération du Conseil municipal, le maire de Lyon fait enlever une croix en pierre sans aucune valeur archéologique ni historique, qui encombrait la place de la Croix-Rousse. Nos félicitations à M. Gailleton pour cette première épuración qui n'est que le prélude d'une série bien plus importante et plus urgente.

— A propos de croix, le seul adjoint intelligent de Caluire — vous l'avez nommé — demande, à l'occasion du 14 Juillet, une décoration pour Poche — services exceptionnels — rendus par son dictionnaire au rédacteur du Progrès et du Bivard.

Dimanche. — Une affiche lie de vin est placardée sur nos murs, ces mots :

OUVRIERS MAÇONS ITALIENS

attirent nos regards et nous pensons que c'est un appel à eux adressé par... qui de droit. Pas du tout, c'est l'entreprise du grand tunnel du Gothard qui informe les dits italiens — s'ils n'étaient que ce nombre à Lyon !... — qu'ils trouveront pour la fin de la saison, du travail aux deux embouchures Nord et Sud du tunnel.

Ceci est imprimé à Genève et sort des presses de l'Annuaire du Commerce.

Et nos ouvriers, alors ?

Qu'à l'embouchure sud on n'emploie que des Italiens, rien de plus naturel, mais qu'à celle du Nord, côté Suisse, par conséquent, on en soit venu à proscrire les ouvriers français, c'est se fiche carrément de la République !

Nous proposons au gouvernement d'exiger dorénavant pour tous nos travaux publics que les entrepreneurs soient tenus de n'employer que des ouvriers français.

Ainsi fait sera justice.

Mais que l'on ose nous mettre de pareilles affiches sous le nez, c'est un comble, il faut le reconnaître.

Lundi. — Encore une affiche ! mais une bonne celle-là et qui calme un peu notre mauvaise humeur patriotique. Nous voulons parler de celle du programme de la fête nationale du 14 juillet. C'est, pour nous, la fiche de consolation. Si nous étions grincheux, nous pourrions remarquer cependant que celle-ci — pas la consolation — sort de la maison Delaroche, imprimeur du Progrès et que l'adjoint Armand Chéron fait, à 300 francs par mois, l'ornement de cette feuille....

Mais bah ! *La femme de César ne doit pas même être soupçonnée.* N'est-il pas vrai vénérable Old Nick ?

— Les habitants du quartier St-Paul se plaignent de la façon dont marche — ou plutôt ne marche pas — l'horloge qui orne la façade monumentale de la gare de Montbrison.

Nous envoyons Cogne-Mou aux informations.

Mardi. — Cogne-Mou prétend que la Compagnie des Dombes a installé derrière son cadran un employé chargé, chaque fois que l'heure sonne à l'église Saint-Paul, de tourner une manivelle faisant marcher les aiguilles.

Dans cette condition et avec quarante et quelques degrés au mur, quoi d'étonnant que l'employé s'étant endormi dans sa boîte ne donne, en se réveillant, plusieurs tours à sa manivelle... histoire de rattraper le temps perdu.

Nous n'acceptons cette explication que sous bénéfice d'inventaire et nous pensons que la Compagnie des Dombes, qui possède des rouages administratifs assez nombreux, saura en placer de bons dans son horloge.

Mercredi. — Nous allons paraître, en raison de la fête nationale ; notre revue sera donc écourtée — ce dont nos lecteurs ne se plaindront pas — celle de demain matin, sur la place Bellecour sera splendide, nos concitoyens seront heureux d'acclamer tous nos soldats et, entre tous, nos braves fantassins, retour de Tunisie.

Les 22^{me}, 38^{me}, 86^{me} et 92^{me} de ligne verront que la population lyonnaise a su apprécier le courage dont ils ont fait preuve en bravant des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils agissaient comme le serpent, et une chaleur torride qui, elle, les frappait en face.

La retraite aux flambeaux va sonner tout à l'heure, le beffroi de notre vieil Hôtel-de-Ville en donnera le signal, puisse-t-il ne jamais sonner que pour nos jours de fête !

Pour la première fois, les tambours brilleront par leur absence. Cela fait le bonheur de certains de nos confrères qui tremblaient pour leur peau.

Et maintenant, allons voir passer la retraite, soyons tout à la joie et fêtons gaiement et dignement ce deuxième anniversaire de notre fête vraiment nationale !

Vive la République !

CLAQUE-POSSE.

LES BASTILLES A PRENDRE

Quand ces lignes paraîtront, la France républicaine sera tout à la joie. Les villes, les villages et les hameaux célébreront par des chants, des danses, des bouquets et des feux d'artifice le 14 JUILLET 1789, devenu FETE NATIONALE.

Ce 14 juillet, fut, en effet, la plus mémorable des journées de la Révolution, non seulement parce qu'il fut comme l'aurore des libertés qui devaient régénérer la France et, par la France, le monde ; mais encore et surtout, parce qu'il fut l'acte révolutionnaire, l'acte de Justice, le plus fécond en enseignements.

Ce jour-là, le Peuple, presque sans armes, se rua sur la Bastille, sur cette prison d'Etat à tortures et bourreaux, symbole parexcellence du despotisme et de la tyrannie, et par la seule puissance de son énergie, de sa volonté, de son désespoir, s'empara de ce dernier rem-

part de la monarchie impuissante à le défendre, engourdie qu'elle était par la lourde digestion du sang et de l'ordure elle était gorgée...

Oui, ce fut un grand jour que celui-là, le jour où le peuple affamé, esclave, affamé et asservi par la Royauté et par l'Eglise, brisa ses fers et proclama l'affranchissement de son corps et de sa conscience !

Oui, ce fut un grand jour, et tu as raison, Peuple, de célébrer son anniversaire par des réjouissances publiques par des chants, des danses, des banquets, des feux d'artifice :

Ce jour-là, Peuple, fit de tes enfants des citoyens, c'est-à-dire des hommes libres.

Mais si au milieu de cette ivresse de ton bonheur, tu oubliais, Peuple, de profiter des enseignements de cette journée que tu célèbres, tu n'accomplirais qu'une partie de la tâche glorieuse qui t'incombe, celle de poursuivre l'œuvre de ta régénération.

L'œuvre de ta régénération c'est là, sache le bien, l'enseignement qui découle de l'acte révolutionnaire que tu fêtes.

L'œuvre de ta régénération à poursuivre avec le courage et l'indomptable énergie des héros du 14 juillet 1789, ce sont les Bastilles que tu as le devoir de prendre à ton tour, et qui se dressent, menaçantes, non plus sous la forme d'un monument de pierre renfermant des squelettes vivants, chargés de toutes les chaînes matérielles de la Monarchie et de l'Eglise romaine, mais les libertés, mais les principes républicains, mais l'Egalité surtout, restés lettre morte au faite du Panthéon de tes martyrs.

Les Bastilles que tu as à prendre désormais contiennent, chacune, dans leur sein, une parcelle de cette ancienne Bastille que tes pères anéantirent sous le souffle de leur colère.

Les descendants des hommes qui avaient bâti cette Bastille en ont reconstruit de petites et en les multipliant ainsi, ils ont espéré que tu n'arriverais jamais à les détruire.

Regarde, Peuple, si la Bastille-Eglise n'est pas toujours debout aussi impudente qu'en 1789 ; regarde si la Bastille-Etat n'est pas, sous des dehors hypocrites, toujours aussi funeste à tous les besoins de ton existence matérielle et morale ?

Regarde, mais regarde donc ces cléricaux et ces monarchiens éhontés, encore aujourd'hui tes maîtres, aujourd'hui encore les moteurs de la machine gouvernementale !

Regarde ce qu'ils font partout, même à la guerre, pour grouper toutes les Bastilles, leur œuvre, et reformer l'ancienne, en

Feuilleton du Carillon de Saint-Georges.

2

UNE TUERIE DE COSAQUES

PAR

Godefroy CAVAINAC.

Celle du capitaine Saurfield était plus animée que de coutume lorsqu'il lui répondit :

« Je savais bien, mon fils, que vous n'étiez pas retenu seulement par vos aversions : j'ai mieux réussi à vous inspirer qu'à vous détourner d'attachements que je condamne. Evitez les ennemis de votre pays, livrez-vous à ceux de votre père, puis, applaudissez-vous d'être ce que vous êtes. Trouver des raisons contre ses devoirs de fils et de citoyen, c'est avoir en effet une âme peu commune !

— Mon père, reprit le jeune homme, je partage une haine quand elle est juste, mais je ne ferai jamais entrer dans mes devoirs de fils, l'oubli de

mes propres sentiments. Comme citoyen, je ne veux pas plus être dupe des mots que d'un homme : ma conscience est seule ma règle, et elle me dit que les gens de cœur ne doivent se sacrifier qu'à ce qui le mérite, à un chef de leur choix, à un pays où un homme ne perd de sa liberté que ce qu'il est impossible d'en sauver parmi les hommes. Quand je n'aimerais qu'elle, dans le temps où nous vivons, je ne décrocherais mon fusil de mon foyer que pour le détendre ; mais il y a un côté faible et malheureux que j'aime aussi, une femme dont la jeunesse, atteinte par un mal sans remède, n'est que souffrance et tristesse, n'a que moi pour consolation et soutien : l'abandonner, ce serait une désertion, une lâche désertion ; il n'y a pas de devoir qui commande cela, et s'il y en a un, eh bien ! je le trahirai, eussé-je cent fois juré de l'accomplir.

— Patrie, frère, n'est-ce qu'un mot ? dit Arnold ; et ce sol, que notre père arrosa du même sang qui réchauffe ton cœur, n'est-ce pour toi qu'un peu de fange délayée par l'eau du ciel ?

— Non, mon frère, répondit l'autre ; mais quand je ne vois que des hommes énervés et découragés, ma patrie est là, où vivent ceux que j'aime ; c'est encore trop d'espace pour que je puisse le couvrir de mon corps ; je ne sortirai point.

— Et si je vous y forçais, dit le capitaine avec émotion ; si je vous l'ordonnais ?

— Vous me forceriez à vous désobéir, reprit Lubbert lentement.

— Je puis du moins vous renier, s'écria Saurfield, en se dressant sur sa jambe absente ; vous renier, vous maudire, fils deux fois rebelle ! Des hommes m'ont obéi autrefois, dont le plus docile jurait au seul nom d'un roi, et qui auraient jeté leur fusil pour arriver plus vite sur la batterie où je leur faisais signe de me suivre.

— Mon père, dit Arnold, calmez-vous : vous savez bien qu'il a la tête ainsi faite.

Lubbert s'était reculé de quelques pas, il ouvrit brusquement le surtout qui couvrait sa poitrine, et montrant les cicatrices ineffaçables que les dents et les ongles de deux loups acharnés y avaient empreintes.

« Est-ce là, demanda-t-il, que votre malédiction tombera ?

Le capitaine détourna la tête... fit un geste... Lubbert sortit... Arnold le suivit, une main posée sur l'épaule de son frère, et de l'autre faisant signe à son père de s'en remettre à lui.

« Adieu, mon doux Arnold, pensa le vétérinaire, en lui souriant avec complaisance... Puis il se prit, comme pour se distraire, à relire le fatal

Moniteur. — Quand ils ne sont pas endurcis, les vieillards ont encore bien des chagrins avant d'en finir.

— Tu es trop l'homme des bois, mon bon frère, disait Arnold en se penchant pour lui faire voir son sourire et son regard d'ami. Tu ne sens pas assez ce que c'est que de vivre avec d'autres : la société, comme elle est, te fâche, et vraiment elle n'est pas bonne ; mais, à ce compte, notre vie elle-même, qu'en penses-tu ? Et pourtant, nous nous y accommodons tous, en tâchant de la disposer mieux. Crois-moi, il ne faut pas s'isoler pour crier dans le désert, mais prendre part à ce qui, se passe, se faire une influence par sa position par sa conduite, et s'en servir selon ses vues. Mais trancher du sauvage, tiens, cela m'est suspect : mauvais signe pour la raison et pour le cœur. Il faut laisser cela aux gens qui n'ont pas de cervelle, ou qui n'en ont que pour être de pauvres fous.

— Parle, parle, Arnold, répondait Lubbert : j'aime à l'entendre, quoique nous ne pensions pas tous deux de même. Je ne t'en aime pas moins, mais te garde aussi mon avis. On ne refait pas ses idées, car on ne refait pas son caractère, et l'on n'apprend qu'à les cacher quand on ne daigne ou qu'on n'ose plus avoir même de la franchise. »

l'arrachant même l'étiquette républicaine qui décore leur République.

Regarde ; et que cet anniversaire soit l'aurore de ton affranchissement définitif.

CADET

NOS JOURNAUX.

Le Progrès de Lyon reste muet, complètement muet, sur la mise en demeure que nous lui avons posée de nous produire la lettre adressée à son administrateur par un officier de la garnison et qui reproduisait l'idée que nous avons émise dans notre premier numéro au sujet de la participation, à la revue du 14 Juillet de nos braves sociétés militaires.

Il est vrai que son mutisme n'a rien de bien surprenant : nous avons collectionné les articles du *Eyon-Républicain* relatifs à la collaboration au journal le *Bavard* de l'éminent administrateur et des non moins éminents rédacteurs du *Progrès*, nous n'avons pu faire autant des réponses ou justifications fournies par le *Progrès* : fumiste va !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons constaté l'étroite amitié qui unit l'ineffable *Progrès* à l'angélique *Nouveliste*. Déjà dans un petit attrapage au correspondant du *Voltaire*, depuis, dans des annonces d'enterrements religieux, des messes au bénéfice de l'âme du commandant Mattei, nous avons eu cette occasion.

Elle nous est fournie aujourd'hui dans l'affaire des affiches italiennes dont parle Claqué Posse dans la revue de la semaine, le *Nouveliste* a commencé se contentant de citer, le *Progrès* a emboîté le pas en paraphrasant.

Pourvu que ces deux copains ne se partagent pas leurs dépêches ! Nous n'oserions affirmer le contraire.

Le *Courrier de Lyon* annonce qu'à partir du 16 Juillet il servira gratis à ses abonnés le *Républicain du Rhône* dont il est devenu le propriétaire.

Ce dernier journal ne dit pas un mot de l'affaire.

Si le fait est vrai, et nous aimons — rien des 4 fils qui sont à côté du *Républicain du Rhône* — à le croire, ce journal en serait à sa quatrième transformation.

Puisse-t-elle être la dernière. Amen !

Le numéro du 11 du *Lyon Républicain* publie un article à sensation intitulé : *Incendie de Collonges*.

Incendie à, cher confrère.

Le *Nouveliste* et le *Progrès* — *Arcades ambo* — Par force de l'habitude nous

allions les citer ensemble, mais pour cette fois, c'est le *Nouveliste* seul, rectifions donc. — Le *Nouveliste*, disons-nous consacrer un article éminemment spirituel à l'enlèvement de la fameuse croix de la Croix-Rousse, qui ne l'était pas... rousse.

Son article est intitulé : *La Rousse*. Il conclut ainsi :

Comment s'appellera désormais le quartier de la Croix-Rousse ?

La croix n'existant plus, il faudra nécessairement supprimer la désignation primitive, et n'appeler plus le plateau que : *La Rousse*.

Et les habitants ?

Ne vous inquiétez donc pas des habitants de la Croix Rousse, *arcadien* du *Nouveliste*, et attribuez à vous et à vos lecteurs le qualificatif dont vous voulez les gratifier.

Le « truc » clérical.

Ces jours derniers, à la suite d'un vote du conseil municipal, M. le Maire de Lyon faisait abattre et enlever les quelques morceaux de pierre, en forme de croix, qui encombraient la place de la Croix-Rousse.

Cette démolition et ce déblaiement, nécessités par la création prochaine d'un square, seraient passés inaperçus, même pour les habitants de la Croix-Rousse, malgré les articles furibonds de la DÉCENTRALISATION, du NOUVELLISTE et du SALUT PUBLIC si, dans une tartine émaillée d'un nombre considérable de points et de virgules, le *PROGRÈS DE LYON*, le Don Quichotte de l'opportunisme lyonnais, n'avait cru devoir, la lance au poing, se ruer à corps perdu sur les « moulins à vent » de la critique cléricale.

Cette charge à fond de train ne manquait pas de souffle et de vigueur, je le reconnais ; mais elle avait un défaut capital : elle était ridicule, parce qu'elle était impolitique. Impolitique, car elle était le seul résultat espéré et attendu, car la seule tactique de nos cléricaux-meneurs est d'exercer une influence sur les esprits faibles de leur clientèle en se faisant prendre au sérieux par leurs adversaires.

Certes, je veux bien admettre que le gâtisme inhérent aux doctrines catholiques ait un peu oblitéré les facultés intellectuelles des rédacteurs de la DÉCENTRALISATION, du NOUVELLISTE et du SALUT PUBLIC, mais il m'est impossible d'accepter que la démolition d'une croix n'ayant aucun caractère, même sincèrement religieux, ne les ait pas laissés indifférents.

Tous les arguments invoqués en faveur de la liberté de conscience n'étaient plus à leur mettre sous le nez, puisque leurs chefs de file : les Chesnelong, Louis Brun, Jules Simon et Gavardie n'ont rien trouvé de meilleur pour se moquer de la République et entraver ses affaires, que de les transformer en abominable « scie sénatoriale, » aussi peu gratuite que laïque.

Véritablement respectueux de la Croix — le symbole très-humain du sacrifice égalitaire qu'ils ont moins que

quiconque le droit d'accaparer, — il y a beau temps qu'ils eussent demandé qu'on le fit disparaître, en admettant qu'ils eussent été impuissants à empêcher son édification, n'aurait-ce été que pour le préserver, ce symbole, de l'irrévérence forcée des incrédules et des infidèles et des profanations verbales ou naturalistes des disciples de Bacchus ou des adorateurs mytérieux de Vénus la blonde protégée par la blonde Phœbé...

Oui, ils sont restés parfaitement indifférents, et leurs clabauderies ne sont qu'une habileté, une de ces finasseries, pourtant grossièrement cousues, dont trop de... maladroits sont et seront encore longtemps les dupes !

Ils ont clabaudé contre la démolition de la Croix... rousienne, comme ils ont clabaudé contre l'article 7 et l'expulsion des quatre jésuites, des trois carmes et des deux capucins qui ne furent jamais moins expulsés.

Ils ont espéré qu'en poussant des hurlements féroces pour une croix dont ils n'auraient pas voulu pour le parvis d'une chapelle de campagne, on n'osera toucher ni au concordat, ni aux biens de main-morte, ni à tout ce qui les engraisse en marge de la Société, au détriment de la Nation, libre et laborieuse, de ses droits, de ses besoins et de ses aspirations.

Voilà pourquoi — à moins qu'il y ait là-dessous un petit « truc » de complicité assez à la mode dans les coulisses de l'opportunisme, — j'estime que la réponse du *PROGRÈS* était ridicule, parce qu'elle était politiquement regrettable, parce qu'elle donnait, tête baissée, dans le « truc » clérical.

BIBI.

A notre grand regret, nous sommes obligés de renvoyer à plus tard notre article : *ANDRIEUX* et *BONNET-DUVERDIER*.

TRIBUNE DU TRAVAIL

LES BASTILLES A DÉTRUIRE.

Le 14 Juillet 1789 frappa au cœur le pouvoir politique absolu, par la prise et la destruction de la Bastille. Les Gardes-Françaises s'étaient unies au peuple contre un régiment étranger — car rien ne prime les droits de la Nation, et quand il s'agit du salut de la patrie, alors comme aujourd'hui, aujourd'hui comme alors, les rangs se serrent et se fusionnent, l'union se fait et triomphe. Contre l'étranger, qui veut nous imposer sa supériorité et nous condamner aux bastilles de la misère, soyons debout et sachons enfin enlever — par notre volonté, par notre travail, par nos talents — les forteresses où il abrite ses positions.

La France aux Français ! C'est notre devise ; c'est le devoir des employés et des patrons.

A bon entendeur, salut.

Mais que d'autres bastilles à prendre d'assaut et à raser de fond en comble !

Around de chaque ville s'élèvent des invisibles remparts d'une administration bien connue, sans la permission de qui nous ne pouvons ni boire, ni manger, ni quelquefois rentrer tranquillement dans nos pénates après être allé respirer l'air de la campagne ; et cette permission nous est vendue bien cher. A quand donc l'abolition de ces droits plus ou moins exagérés ? A quand la suppression des octrois dont le régime est tracassier et les répartitions mal équilibrées ? Les hommes ont

beau avoir toutes les qualités et tous les ménagements ; c'est l'institution même qui ne vaut rien.

Que dire des douanes qui creusent autour de chaque pays d'insondables fossés où se cache la contrebande, et qui nous enserrant de murailles vivantes où se brise la circulation des produits ? Que penser de ces tarifs inextricables à travers les mailles desquels la fraude seule trouve à passer ? Qui nous délivrera de ces entraves du Moyen-Age et de ces repaires du protectionisme ?

L'ignorance et ses ténèbres nous enveloppent encore de toutes parts, épaissies avec soin par les pieux ennemis de l'humanité. Qui répandra l'instruction à flots et sèmera la lumière dans le champ des intelligences ? Qui empêchera les nuées de l'obscurantisme d'intercepter encore les rayons du soleil ? Est-il pire bastille que cet emprisonnement des esprits dans les casernes des vieilles superstitions ?

Toutes les libertés nous manquent. Chaque fois que nous cherchons à faire dans le morceau des lois où nous étouffons une trouée qui nous permette de respirer un peu, vite le Sénat bouche tous les trous par où l'air peut nous venir et nous enterre tout vivants sous ses escorbarderies pour nous apprendre à vivre ! Jadis nos ancêtres priaient et disaient : « Des Normands délivrez-nous, Seigneur ! » Puis ils ont agi aux cris de « A bas la bastille ! »

Agissons sans prier, agissons sans nous battre ; agissons par le bulletin de vote : en l'introduisant dans l'urne, il fera sauter le Sénat — et le terrain de la Liberté sera déblayé !

Sénat, douanes, octrois ; vieilles nippes, vieux rubans, vieilles momies ; mettons tout à la porte. Ce sont là les dernières bastilles dont il faut nous débarrasser, nous et nos enfants.

Courage ! Nous en viendrons à bout.

NON-NEMO.

Les exploits du vaillant Tony Loup.

Nous avons reçu samedi dernier un autographe, avec entête du *Progrès*, signé : Tony Loup, adjoint de Caluire, nous informant que le M...onsieur en question *faute de temps*, nous enverrait lundi 11 courant une assignation en dommages-intérêts. (???)

Notre rédacteur en chef s'attendait à autre chose, mais M. Tony Loup a cette douce habitude, n'ayant pas de témoins qui veuillent épouser sa querelle, de recourir au papier timbré.

Nous avons donc attendu patiemment et le papier timbré et le porteur du dit. Or il paraît qu'un M. Berthet, huissier, s'est présenté après le coucher du soleil, à notre bureau de rédaction où, *ne parlant pas à notre personne*, quoiqu'il en dise dans son *factum*, timbré — par ces chaleurs on en voit bien d'autres ! — il nous anrait déclaré, au nom du dit Tony Loup qui s'intitule *publiciste* et qui élit domicile — *faute de mieux* — dans son étude, que l'éminent adjoint de Caluire protestait ÉNERGIQUEMENT contre les attaques faites à sa vie privée !!!!!

Ceci nous a profondément surpris ; un adjoint est-il un homme public et le *Bavard* est-il une feuille publique ?

Les deux frères s'entretenaient de la sorte tout en suivant le même chemin, et à les voir, on eût pu prêter à l'un le langage de l'autre : cette démarche assurée, cette figure mâle, ces grands yeux ardents, c'était Arnold ; ces traits gracieux, cette chevelure blonde et bouclée sur un front blanc et pur, cette bouche fine et cette taille souple, c'était Lubbert. Leurs deux âmes s'étaient trompées de corps.

Enfin ils se séparèrent, et Lubbert hâta sa marche vers une maison située à l'extrémité de la ville. Là, demeurait un vieillard paralitique, avec une nièce, sa fille d'adoption, qui le soignait pieusement, et avait grand besoin de soins pour elle-même : ses yeux bleus étincelaient d'un feu aride qui laissait souvent tous ses membres glacés, pareil à la flamme qui luit dans un sépulcre ; ses joues n'avaient de couleur que deux empreintes d'un pourpre ardent tracées au coin de sa paupière, comme si elles y étaient fixées sous la pression d'une main brutale ; et plus d'une fois, en la voyant, le moins expert avait dit : « Est-ce que cette jeune fille n'est pas poitrinaire ? »

Lubbert seul en doutait parfois. La pauvre enfant aussi, car, quand la vie fuit goutte à goutte, l'espoir repose au fond du vase. Elle se croyait bien, surtout alors que le soleil flambait sous un

ciel pur : elle se retrouvait en vie dans cette bonne saison de lumière et de flamme, où il semble que les plus vieux puissent seuls dire avoir connu l'hiver.

Or, au temps dont nous parlons, l'hiver régnait dans toute sa laideur, et plus hideux que jamais, car ce fut lui qui escorta l'étranger en France ; il amena du Nord avec lui ses loups qui accouraient chez nous par bandes pour se gorger de ses déjections. Et, de fait, l'hiver fut cette année plus rigoureux que de coutume ; comme si, depuis Moscou, il s'acharnait à la poursuite de nos soldats accablés, et que le Nord vomit à la fois sur nous des hordes détestées et son odieux climat.

Le mal d'Hélène avait donc visiblement empire, et elle se cachait de son mieux au vent glacial qui déchirait sa poitrine... Mais voici Lubbert qui vient, et sa vue vaut mieux pour elle que le soleil, printemps et santé... La jeune fille entr'ouvrit la fenêtre où ses yeux guettaient sa venue, tout brillants derrière la vitre, et sa main se posa sur sa bouche ; mais ce n'était point pour se défendre contre l'air.

« Comment êtes-vous aujourd'hui ? dit-il en entrant.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle, comme vous êtes pâle !

— J'ai des chagrins, Hélène, répondit Lubbert, en lui pressant la main ; l'étranger est le plus fort ; il est en France. Et alors deux larmes passèrent dans ses yeux.

— En effet, dit Hélène avec émotion, il faut que vous ayez bien du chagrin, car je ne vous avais jamais vu pleurer.

Or, Lubbert avait souvent pleuré à cause d'elle, mais Hélène n'en savait rien.

« Tous les jeunes gens vont partir, dit-il, en la regardant avec tendresse.

— Tous ! s'écria-t-elle en se rapprochant de lui.

— Oui, répondit-il, tous, hors un seul, et vous savez bien qui, Hélène... Je viens de le déclarer à mon père... Mon frère lui-même prend les armes, lui qui n'a jamais touché un fusil de chasse seulement.

— J'espère, répondit la jeune fille, j'espère qu'il reviendra... Il nous évite, votre frère, mais je l'aime... Seulement, il me semble qu'il sera épargné, tandis que vous, si vous faisiez la guerre...

— Et vous avez raison de l'aimer, interrompit Lubbert avec feu : Arnold est doux comme une femme, mais il a le courage d'une mère qui voit ses enfants en danger. J'espère aussi qu'il revien-

dra : nous avons toujours vécu ensemble, et je serais malheureux s'il mourait sans moi.

— Que parlez-vous de mourir à notre âge... à votre âge ? reprit Hélène. Il y a bien de vieux soldats en Alsace, et pourtant ils ont vu beaucoup de batailles.

— Oui, dit Lubbert, l'Alsace est remplie d'hommes qui ont plus de cicatrices que de rides, et d'enfants qui remplacent leur père dans les rangs. L'Alsace est peuplée de vétérans, Hélène ; mais l'ennemi vient chercher les vieux lions dans leur retraite, et il y en a plus d'un qui mourra au feu comme s'il était jeune ; aussi je voudrais vous voir en lieu plus sûr : c'est un mauvais lot pour une contrée que d'être au bord de la frontière, et la guerre connaît mieux les moindres coins de notre pays que les plus anciens habitants... Oui, je voudrais vous voir en lieu sûr, Hélène, car je crains bien qu'avant peu l'étranger ne se répande autour de nous, et que nos soldats ne puissent plus lui disputer que les citadelles. Si vous étiez à l'abri dans quelque place bien forte, je serais plus tranquille... Ne pensez-vous pas ?

(La suite au prochain numéro.)

Dans l'un comme dans l'autre cas nous n'avons jamais visé que l'homme public.

M. Tony Loup qui s'est sans doute arraché une plume pour la passer à son huissier oublie tout simplement de citer l'article qu'il paraît incriminer.

Il fait toutes ses réserves, y compris celles de la 114^e section d'infirmiers, pour nous poursuivre devant (!) les juges compétents. Ce monsieur a complètement raté son but, étant donnée l'arme spéciale à laquelle il appartient.

Tous le pathos ministériel qu'il nous à envoyé ne signifie absolument rien; nous demandons une assignation en bonne et due forme. Le dossier du citoyen Tony Loup est prêt, archi-complet et nous n'attendons que le retentissement des tribunaux pour l'étaler au grand jour

et le mettre sous les yeux de ses électeurs et sous le nez de ses lecteurs... du *Bavard*.

LA RÉDACTION.

Nous donnerons la semaine prochaine, sous le titre : *Portraits et Caricatures*, le portrait de M. TONY LOUP, reporter du *Progrès* et rédacteur du *Bavard*.

UN AVERTISSEMENT.

Comme tous ses collègues des puissances étrangères résidant en France, M. le consul d'Italie arborera le 14 juillet le drapeau de son pays aux fenêtres du consulat, rue Bourbon.

Le drapeau Italien ne sera pas insulté comme le fut, il y a quelques jours à Marseille le drapeau français.

Si cependant quelques drôles, de quel que parti qu'ils soient, se permettaient, en passant dans la rue Bourbon la moindre allusion désagréable, la moindre allure provocatrice, la moindre inconvenance, que nos concitoyens suivent le conseil que nous leur donnions dans notre dernier numéro.

La main au collet de ces gredins et, — au poste ! On verra quels sont les meneurs et à quel mot d'ordre ils obéissent.

A bon entendeur, salut !

La Rédaction.

LE REPORTER VIDANGEUR.

Pendant que l'incendie dévorait, ces jours derniers, la fabrique de pâtes alimentaires de la rue de Sully, un

quidam s'approche d'un reporter du *Nouvelliste* occupé à griffonner quelques notes.

Aussitôt s'établit le dialogue suivant :
— Que faites-vous donc là ?
— Je prends des notes pour mon article.

— Votre article ? Vous voulez rire ?
— Pourquoi ça ?
— Est-ce que vous n'êtes plus vidangeur.

(Avec un sourire) — Oh ! non. Je suis rédacteur du *Nouvelliste*
— Je vois ce que c'est : ils ont voulu que ça leur portât bonheur !

Notes inédites d'un pompier conservateur... du matériel Pitrat.

Le gérant : J. MICHAUD.

Imp. L. BOURGEON, rue St-Paul, 36-38.

GUÉRISON
complète en peu de temps des névralgies, migraines, maux de dents, maux d'yeux, maux d'oreilles, surdités, par l'emploi du traitement du Docteur russe

LEWENTHAL
La réputation d'efficacité de ce traitement n'est plus à faire; depuis 40 ans qu'il est ordonné et employé, il a été reconnu le seul réellement infailible.

DÉPÔT PRINCIPAL :
Pharmacie **BOUQUET**
10, rue Quatre-Chapeaux, et dans toutes les pharmacies.

Prix du traitement 4 fr. 50
Envoi franco contre timbres-poste.

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE
LYON. — 3, rue de Jussieu, 3. — LYON
(Près la place de la République et du Télégraphe)

LOUIS ROUSSEL

RESTAURANT au 1^{er}. — SALONS.
Services à la carte
Prix modérés.

BIÈRE et CONSOMMATIONS de 1^{er} choix.

CHOUROUTE et CHARCUTERIE de Strasbourg.

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs.

THOMAS Gravure artistique sur bois recommandée à l'industrie.
35, rue Franklin, LYON.

POUR l'affichage et la distribution de tous imprimés s'adresser à **MALIGNON**, 81, rue de la République.

JULIEN TAILLEUR

La MAISON JULIEN vient de renouveler complètement ses rayons de DRAPERIES D'ÉTÉ. Nous engageons nos lecteurs à profiter du grand choix de Nouveautés qu'elle offre en ce moment.

63, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE, 63.

Machines à coudre
Spécialité de fournitures et réparations

J. FONTAINE
PRIX FIXE ET INVARIABLE

SYSTÈMES.	Au comptant.	Moitié comptant et 3 fr. par semaine.	20 fr. comptant et 2 fr. par semaine.
Barrivand n° 2.	130 F.	140 F.	150 F.
Peugeot n° 2.	130 »	140 »	150 »
Hurtu, plate, n° 2.	180 »	190 »	200 »
Polytype, gr. mod., bras 38 c.	150 »	160 »	170 »
Wertheim n° 2.	110 »	120 »	130 »
Elias Howe n° 2.	130 »	140 »	150 »
Wilcox et Gibbs.	140 »	150 »	160 »

LYON. — 8, rue Centrale, 8. — LYON.
St-Etienne. — 3, Grande-Rue-Saint-Jacques.
Vienna. — 2, rue Clémentine, 2. — Vienna.
Roanne. — 4, rue Nationale, à l'Econom.

MAYER FILS
PÉDICURE

Toile résolvative souveraine contre les cors.
Succès certain. — La boîte, 1 fr.
18, Rue Mulet, 18, LYON.

EAU MINÉRALE NATURELLE DE **SERVILLE** (HAUTE-LOIRE)
Très-gazeuse, Bicarbonatée, Sodique et Ferrugineuse
Contenant 2 95 de principes minéralisateurs

15 c. la Bouteille octroi et verre en plus
Exiger sur chaque étiquette l'adresse du dépositaire :

PHIE BOISSONNET
46, cours de Broches, 46

PHOTOGRAPHIE
Genre camée, imitation émail

Alph. BERNOUD
on opère MÉDAILLÉ et par tous BREVETÉ (s. g. d. g.) les temps. 2, Rue des Archers — LYON

Portraits —
après Maisons à Naples, Décès. Florence et Livourne.

AUX **DEUX PASSAGES**
GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
Rue et place de la République
LYON

AVIS Le complément des affaires remarquables que nous avons traitées tout dernièrement sur les diverses places de fabrique, nous est rentré; il est mis en vente depuis le 20 juillet 1881.

NOTA. Nos comptoirs d'articles confectionnés pour dames, jeunes filles, fillettes et petits garçons offrent en permanence des assortiments considérables. Nous possédons, en ce moment, les toilettes les plus nouvelles pour courses et villes d'eaux. Choix immense d'espadrilles, bonnets et costumes en escot pure laine, noir et marine, garnis lacets rouge ou blanc, pour bains de mer.

LE DIRECTEUR DE LA MAISON

AU PRINCE EUGÈNE

LYON, 33, rue de la République, 33, MET EN VENTE

2000 VÊTEMENTS COMPLETS NOIRS & FANTAISIE 38 F.

Maison reconnue pour vendre MEILLEUR MARCHÉ ET MIEUX COUSU QUE PARTOUT AILLEURS

BREVETS
MARQUES DE FABRIQUES
FRANCE
ETRANGER

66 Avenue de Saxe
Lyon

Obtenir la concession d'exploitation

De 9 à 11 heures, Renseignements sur toutes les lois françaises et étrangères. Brevets, Patentes, Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir. Taxes, etc.

Recherches des antériorités. Copies de brevets en vigueur ou déchus. Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. — Etudes pratiques des inventions. Dessins et Devs pour la construction des machines, appareils, etc. Visites d'usines. Conseils légaux et industriels. Envoi de Renseignements spéciaux et Tarif.

BUREAU DES BREVETS D'INVENTION
66, Avenue de Saxe, 66
(près le cours Morand)

IMPRIMERIE
L. BOURGEON

IMPRIMÉS POUR LE COMMERCE ET POUR ADMINISTRATIONS
Affiches, Brochures, Circulaires, Factures, Journaux, Mémoires, Prospectus, Têtes de lettres et Cartes d'adresse.

LYON, rue Saint-Paul, 36-38, LYON
(Précédemment rue Mercière, 92).